

***Macbeth* 1978 et 2015**

Gilbert Turp

Numéro 158 (1), 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/81036ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Turp, G. (2016). *Macbeth* 1978 et 2015. *Jeu*, (158), 7–9.



MACBETH 1978 ET 2015

La traduction du *Macbeth* de Shakespeare par Michel Garneau a été créée en 1978, dans une mise en scène de Roger Blay. Trente-sept ans plus tard, endossée par la metteuse en scène Angela Konrad et sa solide distribution, la « tradaptation » est, semble-t-il, toujours aussi pertinente.

Gilbert Turp

À la création du *Macbeth* traduit par Michel Garneau, j'avais tout de suite senti que j'assistais à un moment de théâtre qui faisait l'histoire. Dans l'étroit espace briqué de l'ancien Cinéma Parallèle, lieu hétérodoxe du spectacle, la force irrésistible de la traduction m'avait frappé de plein fouet. La poésie de Shakespeare s'incarnait enfin, se mettait en bouche et trouvait son souffle. À la fois baroque, néo-médiévale, postmoderne et irréprochablement proche de l'original, la traduction transcrivait presque physiquement l'esprit de la nuit, le cri des âmes qui sombrent, le vent qui égare les esprits. Garneau ouvrait la dramaturgie québécoise au cercle plus large de son appartenance au répertoire universel. Shakespeare était devenu nôtre, ce jour-là.

Macbeth de Shakespeare, dans une traduction de Michel Garneau et une mise en scène d'Angela Konrad (La Fabrik), présenté à l'Usine C à l'automne 2015. Sur la photo: Dominique Quesnel et Olivier Turcotte. © Vivien Gaumand

Gilles Renaud et Christiane Raymond dans *Macbeth*, la « tradaptation » de Michel Garneau mise en scène par Roger Blay (Théâtre de la Manufacture, 1978).
© Anne de Guise

La représentation était à la hauteur de cette traduction qui créait l'événement. Le caractère rocailleux de la poésie de Garneau se reflétait dans la gravelle¹ qui couvrait le sol, faisant grincer les bottes des acteurs – grincements qui accentuaient le sentiment prémonitoire du rouge infernal où s'entortillent Macbeth et sa Lady. L'éclairage couvrait la scène d'un ton de rouille et, quand un personnage se faisait tuer, l'acteur puisait à pleines mains dans un grand baril rempli d'hémoglobine et déversait le sang sur son corps. Même l'odeur ferreuse, rouillée aussi, devenait imaginable.

1. Fin gravier, ou garnotte en québécois. Garneau, garnotte...

Sous la direction de Roger Blay, les acteurs me paraissaient hantés. La part hallucinatoire culminait au banquet avec l'apparition du spectre de Banco: moment saisissant, joué sans trucage mais avec un investissement sans faille. L'âpreté, la hantise, les souffles angoissés, la fusion charnelle sous l'emprise des forces de la nuit, ainsi que les terreurs fantomatiques, tout cela témoignait de la nécessité des sorcières, du poignard qui vole, des cris d'oiseaux de mauvais augure, de la mort du sommeil, du sang dont on ne peut se laver et du cauchemar éveillé des époux Macbeth.

Il est maintenant courant que des auteurs québécois traduisent le répertoire universel. Cet heureux usage dramaturgique a pris son envol dans les années 80, et le *Macbeth* de Garneau a été sa bougie d'allumage, le coup de maître qui établit l'instance². En allant revoir l'œuvre en 2015, je me demandais si je recevrais la traduction de la même façon. Eh bien, oui. Elle n'a rien perdu de sa vitalité, de sa pertinence et de sa poésie si adéquate.

AUDACE ET LIBERTÉ

La production actuelle est à la hauteur de la précédente, mais très différente d'approche et éclairant d'autres couches de sens. L'audace et la liberté de la traduction nourrissent à nouveau l'audace et la liberté de la mise en scène. Angela Konrad s'y lance, et pas à moitié, pas sans une solide amarre de liens réflexifs et affectifs au texte et au jeu. Sa direction d'acteurs s'appuie sur la pulsation et la rugosité de la langue pour aller chercher une énergie de jeu qui dispose les cinq acteurs à faire vibrer ce texte dans tout leur corps. Leur jeu se déchaîne et revêt une dimension carnavalesque tour à tour lugubre et grimaçante.

Si le cauchemar angoissant et plein de sombres prémonitions de 1978 prend une teinte grotesque en 2015, c'est que les jeux de coulisses des puissances actuelles sont si monstrueux qu'on ne peut plus se les représenter autrement. La scène du banquet et du fantôme de Banco atteint le point culminant du grotesque: Banco apparaît sur la table, son corps rond et ruisselant couché sur le dos, une pomme dans la bouche comme un cochon rôti. Notre époque festoie en épuisant les ressources naturelles, animales et humaines. Tout aussi grotesques sont les kilts dont sont affublées les trois sorcières, sortes de feux-follets maléfiques qui président à ce cérémonial sauvage. Ces kilts sont la seule référence au peuple écossais, qui vit les lendemains incertains de son référendum.

2. J'ai abordé cette histoire dans « La voix de l'autre », paru dans *Jeu* 133, 2009.4, p. 67-72.





Il est frappant de constater combien, dans cette production, le peuple est absent. De toute façon, sa présence et son charivari n'y auraient rien changé: la démocratie perd un peu plus chaque jour son aura de légitimité sous les coups de butoir de gouvernants ineptes ou de financiers sociopathes, dont l'impunité est si démesurée et occulte qu'on se demande s'il ne s'agit pas de sorcellerie. L'élément grotesque de cette production de *Macbeth* est à l'image d'une société qui plafonne et tourne à vide, d'une civilisation qui a dit ce qu'elle avait à dire et n'a plus rien à ajouter.

La finale, en tout cas, met en scène un tel plafonnement, sous la forme d'un épuisement de la représentation qui m'a rappelé Pirandello et son théâtre de l'effroi. La mort de Macbeth devient celle de son interprète qui flanche, qui n'en peut plus. Cette mort

grotesque d'un acteur vidé apparaît comme une paraphrase scénique de cette histoire de bruit et de furie contée par un simple d'esprit, et qui aboutit à... pas grand-chose.

NE JAMAIS OUBLIER L'HISTOIRE

Le jour où j'ai vu ce spectacle, j'avais participé à une manifestation contre l'austérité en compagnie de 150 000 personnes. Un moment de bascule où l'on sent que le vent tourne. Après un tel épisode d'histoire sociale le midi, je me doutais bien que ma soirée, aussi divertissante soit-elle, n'allait pas me distraire du monde dans lequel je vis. Shakespeare ne nous laisse jamais oublier l'histoire ni son caractère transitoire. Macbeth est une tragédie médiévale vue par une conscience humaniste. La pièce oscille entre le Moyen Âge et la Renaissance, et, dans la transition, les personnages perdent leurs repères.

Macbeth, dans une traduction de Michel Garneau et une mise en scène d'Angela Konrad (La Fabrik), présenté à l'Usine C à l'automne 2015. Sur la photo : Olivier Turcotte et Alain Fournier. © Vivien Gaumand

Entre 1978 et 2015, le monde a passablement changé. Si, en 1978, la forêt avançait, menaçante, aujourd'hui elle recule, menacée. Et, de la Grèce au Québec, les peuples perdent leurs repères devant des démocraties devenues folles. Voir ce *Macbeth* nous raconter tout le grotesque et le sinistre de nos quêtes de puissance à tout prix m'a remémoré le mot de Marx, paraphrasant Hegel: l'histoire se répète deux fois; la première fois, c'est une tragédie et la seconde, une farce. En 1978, Blay tirait la part tragique de cette histoire hantée. Konrad, en 2015, puise dans le même texte la farce rugueuse que se jouent les pouvoirs devant des peuples spectateurs. ●